

et pratiquer, il y a plus d'un pas à faire et nous n'avons encore guère plus que la foi. Cependant cela ne doit pas nous décourager et ne nous décourage pas. Suivant le vieux dicton : " Paris ne s'est pas fait en un jour, " on ne peut prétendre, non plus, que la face générale d'un pays se change en un instant, que les préjugés, les vieilles routines fassent place, à un moment donné, aux excellentes améliorations des pays les plus avancés en agriculture. Ce changement brusque est impossible ; mais serait-il praticable qu'il ne serait pas prudent.

Nous admirons et nous envions les progrès agricoles de l'Angleterre, de l'Ecosse et de la Belgique. Mais ces contrées n'ont pas toujours été ce qu'elles sont de nos jours ; elles ont eu leur commencement, leurs routines non raisonnées ; mais, peu à peu, avec le temps, des besoins impérieux ont donné l'élan aux améliorations. C'est ainsi que se sont formées ces fameuses races bovines, dites Durham, Devon, Hereford, Alderney, Ayrshire, Galloway, etc., ces races ovines dites Cotswold, Leicester, Southdown, etc ; ces races porcines dites Berkshire, Yorkshire, Suffolk, Essex, etc.

La formation de ces différentes races a eu lieu à différentes époques et quelques-unes même ont exigé pour leur amélioration de longues années de travaux incessants dirigés par des hommes intelligents. Bien plus, dans des contrées comme ici, on s'est fourvoyé quelquefois dans les commencements ; mais de tristes mécomptes ont ramené les améliorations dans la bonne voie. Une grande partie de ces fautes n'ont eu lieu que parce que l'on perdait quelquefois de vue ce principe que nous avons déjà fait connaître, souvent : Améliorer la culture avant de commencer le perfectionnement du bétail.

Étudions la marche progressive des améliorations agricoles et partout nous verrons que l'augmentation de la production fourragère, conséquence rigoureuse de l'amélioration du sol, et que l'introduction de nouveaux fourrages ont toujours précédé le véritable perfectionnement du bétail.

L'exemple de la richesse agricole de ces pays doit être pour nous un grand encouragement vers le progrès ; et, comme les principes sur lesquels leurs améliorations se sont appuyés, ont prouvé toute leur exactitude par les succès obtenus, nous pouvons les adopter en toute sûreté. Alors il ne restera plus, pour leur application, à faire la part des circonstances différentes où se trouve notre état agricole.

Tout améliorateur, tout agriculteur qui veut rendre la tenue du bétail lucrative, doit tenir compte des trois forces suivantes : le sol, le climat et sa situation.

Il est vrai que l'homme avec son intelligence et la puissance dont il peut disposer peut augmenter ou diminuer l'influence de ces forces ; mais sachons bien que son action est restreinte et qu'il vient un temps où cette action ne fait que contrebalancer les forces naturelles contre lesquelles il lutte, et alors les résultats sont nuls.

Ainsi, au moyen du *drainage* et de l'*irrigation*, il peut presque complètement changer la manière d'être d'une localité. Par le drainage, il fait disparaître l'humidité surabondante du sol, le rend friable, facile à travailler et à être pénétré profondément par les racines des plantes, il le réchauffe et le rend plus sain. Au moyen de l'irrigation, il donne au terrain une humidité toujours renouvelée qui lui fait défaut, il combat donc par là la sécheresse du sol et même celle du climat, il peut cultiver des plantes qui naturellement y périraient, il peut augmenter la masse et la diversité de ces fourrages, par conséquent il se donne la facilité d'entretenir un bétail que son sol et le climat de la contrée repoussaient jadis.

Avec la première de ces opérations, il peut entretenir des moutons, des chevaux de trait léger et tous les autres bestiaux des sols secs, sur des terres et sous un climat dont l'humidité ne

permettait autrefois que l'entretien de pesantes vaches laitières et de lourds bœufs de boucherie. Avec la seconde, il peut rendre propres à l'entretien des vaches laitières et à l'engraissement au pâturage des bœufs de boucherie, des terres légères que la chaleur du climat rendait d'une excessive sécheresse.

Nous avons sous la main de nombreuses preuves à l'appui de cette théorie. Mais l'Angleterre pour le drainage et la Lombardie pour l'irrigation sont les plus concluantes. Dans le premier de ces pays, il fut un temps très-long, où le sol d'une excessive humidité s'opposait à la culture d'un grand nombre de plantes. Sous un climat plus doux et avec une saison de végétation d'une longueur presque double de la nôtre, on voyait de nombreux terrains où il était impossible aux fruits de prunier de mûrir. On comprend que sous un tel climat et sur un tel sol les améliorations agricoles ne devaient pas avoir une marche bien rapide. Le drainage a tout changé et aujourd'hui l'Angleterre est de tous les pays de l'Europe et peut-être du monde entier celui dont la richesse agricole est la plus forte. Le gouvernement dut d'abord encourager l'exécution de cette utile opération ; mais bientôt, en voyant les heureux résultats du drainage, les agriculteurs anglais n'eurent plus besoin des encouragements du gouvernement pour les stimuler à poursuivre cette marche nouvelle mais pleine de profits. Aujourd'hui près des trois-quarts des terres cultivables sont drainées. On y rencontre les races de bestiaux les plus perfectionnées, depuis le mouton des terres sèches et le cheral de trait léger, jusqu'aux pesants chevaux de trait et les lourds bœufs de la race Durham.

A l'appui de l'excellence de l'irrigation nous voyons les magnifiques vacheries de la Lombardie qui autrefois nourrissait difficilement de maigres bêtes-à-laine, entretenues telles par une herbe rare grillée par un soleil ardent. Dans ce pays l'irrigation est encore sous le contrôle du gouvernement ; mais l'initiative en est laissée aux cultivateurs.

L'art agricole fournit encore bon nombre d'excellentes opérations qui pour n'avoir pas une aussi grande influence que les deux précédentes, peuvent néanmoins ajouter un poids de plus dans la balance et la faire pencher beaucoup du côté des succès. Ainsi les fumures abondantes, les labours profonds, les chaulages peuvent changer considérablement la nature du sol, lui faire porter une plus grande variété de fourrages, et par conséquent faciliter le perfectionnement du bétail.

Mais toutes ces opérations culturales, quelles qu'elles soient doivent précéder de quelques années l'amélioration de nos races animales ou l'introduction pure et simple de races perfectionnées, parce que, leur action sur l'augmentation des produits et l'assainissement du sol n'est que progressive et non pas instantanée. On ne pourrait donc pas même commencer le perfectionnement du bétail en même temps que celui de la culture.

Maintenant, nous devons ajouter que le moyen d'arriver à l'amélioration du sol, de vaincre les influences physiques, c'est le capital ; de l'abondance plus ou moins grande de ce dernier résultera nécessairement la rapidité avec laquelle on pourra arriver au but. Le capital, voilà la puissance du cultivateur, cette puissance dont nous avons parlé quelques lignes plus haut. Cependant, sachons bien que le capital n'a qu'une force gratuite dont l'action sera d'autant plus restreinte que la direction de sa marche sera plus opposée à celle des influences physiques. C'est-à-dire que si une somme donnée est appliquée à la culture sous un climat favorable et dans un sol de bonne qualité, elle produira plus que la même somme appliquée à une terre médiocre sous un climat trop sec ou trop humide. Ceci est un enseignement dont devront tenir compte ces agriculteurs forts d'une certaine théorie mais bien faibles en bonne pratique et tout disposés à attribuer au capital une influence plus grande qu'il n'a réellement.

(A continuer.)